From *Revue des Etudes Islamiques*
(Paris, 1969); reprinted as article XVIII in
Marius Canard, *Miscellanea Orientalia*
(Variorum, 1973)

XVIII

LES REINES DE GÉORGIE DANS L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE MUSULMANES

Marius Canard

Au temps de l'apogée du royaume de Géorgie et d'Abkhazie, c'est-à-dire au XIIe et au XIIIe siècle, la Géorgie a eu deux reines célèbres, Tamara (arménien *T'amar*, arabe *Tāmār*) et Rusudan (arménien *Rusudan*, géorgien *Rusudani*, arménien *Uruzuk'an* dans Grigor d'Akner, *History of the Nation of the Archers*, p. 293 et 315), fille de Tamara. La première régna de 1184 à 1212 et la seconde de 1223 à 1247, c'est-à-dire à l'époque où le Ḫwārizmšāh Ǧalāl al-dīn, puis les Mongols, envahirent la Géorgie.

On sait que le roi David le Restaurateur (1089-1125), de la famille bagratide, avait fondé un puissant État géorgien. Selon Allen, l'historien moderne de la Géorgie, ce royaume était sous beaucoup de rapports « un produit direct des Croisades » qui avaient ébranlé le pouvoir des Seldjoukides d'Asie Mineure et permis à David II en 1122 d'enlever Tiflis aux Musulmans et d'y établir sa capitale. Après la mort de David II, il y eut une trentaine d'années de stagnation (Demetrius, 1125-1155), mais le règne de Giorgi III (1155-1184) fut marqué par une reprise et, avec celui de Tamara, le royaume atteignit son apogée aussi bien politique que culturelle et artistique. La reine Tamara, après un premier mariage avec un prince russe, fils d'André de Souzdal, qui ne lui donna pas d'enfant, se remaria avec David Soslan, prince

ossète qui soutint énergiquement la politique impérialiste de la reine. Les généraux de Tamara, Zak'arè et Ivanè, entreprirent de vigoureuses opérations en direction d'Erzurum, d'Ahlāṭ et de l'Adarbayǧān, annexèrent Kars et Ani, et la souveraineté de Tamara s'étendit jusqu'à la Caspienne (1). Elle prêta son concours à Alexis et David Comnène et les aida puissamment à fonder l'empire de Trébizonde (2).

Les succès politiques de Tamara ont fait qu'elle est devenue la figure la plus populaire dans l'histoire et la légende géorgiennes. Chroniqueurs et poètes l'ont exaltée, l'ont parée de toutes les qualités physiques et morales. Elle est souverainement belle et, par sa beauté, elle subjugue tous les souverains ennemis de la Chrétienté et de la Géorgie. Cette beauté enthousiasme ses sujets et les incite à des exploits, illumine la voie conduisant ses généraux à la victoire. Elle se marie, mais ce n'est pas pour les jouissances de l'amour ou les joies de la famille, mais pour inspirer terreur aux ennemis ; son mari est seulement un soldat, défenseur de son royaume. Elle est la sagesse politique même, la gloire militaire de la Géorgie. Il ne suffit pas d'aimer Tamara, même de l'aimer follement. Il faut l'adorer, la déifier (3) : le poète chantre de Tamara, dont le poème a été minutieusement analysé par N. Marr, la déifie littéralement. Dieu, dit-il, a fait de Tamara sa fille adoptive ; il a poussé tous les peuples à la servir avec abnégation ; sa mission divine a été prédestinée par le ciel ; l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament n'est que la préparation, le seuil du règne de Tamara ; Tamara est Dieu (4).

N. Marr laisse toutefois de côté délibérément la question de savoir quelle était la véritable personnalité de Tamara et admet que la vie de la Géorgie, à son époque, ne présente peut-être pas un aspect aussi favorable que celui que nous fournit le poète. L'important toutefois, dit-il, est que la figure idéalisée de Tamara offre aussi une indiscutable réalité en ce sens qu'il s'y reflète l'état d'esprit et le sentiment national de la société géorgienne au

(1) Voir sur tout cela Brosset, *Histoire de la Géorgie* (Chronique géorgienne), I, p. 402-480 ; W. E. D. Allen, *A History of the Georgian people*, London, 1932, p. 103-108.

(2) Voir spécialement, A. A. Vasiliev, *Foundation of the Empire of Trebizond*, dans *Speculum*, XI, 1906, p. 15-17.

(3) Vasiliev, *op. cit.*, p. 13-14.

(4) N. Marr, *Drevnegruzinskie odopiscy* (XII v.)... II, *Pevec Tamary* [Anciens poètes géorgiens (xii[e] s.)... Le chantre de Tamara], dans *Teksti i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii* [Textes et Recherches de philologie arméno-géorgienne], IV, tome V des Éditions de la Faculté des Langues Orientales de l'Univ. de Saint-Pétersbourg, St.-Pét., 1902, p. 42 et suiv.

XIIe siècle. Et cette image s'est transmise aux générations postérieures et a subsisté vivante jusqu'à nos jours (1). N. Marr souligne, dans l'introduction de son étude, l'importance d'un élément messianique dans ce portrait de Tamara, l'Ointe du Seigneur, incarnation de la divinité. Faut-il voir là, se demande-t-il, l'influence, non seulement des traditions bibliques messianiques, mais aussi des idées persanes et ši'ites d'incarnation de la divinité dans des souverains chéris du peuple, qui étaient celles de nombreux musulmans voisins de la Géorgie (2) ?

Il n'est pas impossible, comme le suggère Allen, l'historien moderne du peuple géorgien, que le peuple ait encore, à cette époque, conservé des traditions païennes et un souvenir du culte rendu à la Grande Déesse, qui a été adorée en Géorgie et associée au culte de déesses indigènes correspondant à Astarté, à Aphrodite et à Anahit des Arméniens. « La renommée, dit-il, à travers tous les pays géorgiens, de la grande Reine Tamara, peut être associée à l'ancienne vénération de la Grande Déesse, dans l'esprit confus des paysans, et les légendes qui s'attachent en beaucoup d'endroits au nom de Tamara doivent parvenir parfois de plus anciennes légendes sur la Femme-Déesse » (3).

La *Chronique Géorgienne* (c'est-à-dire Wahkhusht) a tracé de Tamara un portrait flatteur. Elle n'avait dans le cœur d'autre pensée que la crainte de Dieu ; sa longue vie s'écoula dans une paix profonde... La grâce était répandue sur ses lèvres, aussi Dieu la bénit-il éternellement (4). Il note aussi que ceux qui tombaient amoureux d'elle « jusqu'à la folie » la trouvaient rigoureuse et insensible. Elle était douée d'un charme et d'une vertu magnétique qui subjuguaient même les bêtes sauvages, comme ce lionceau que lui avait envoyé le Shirwânshâh et qui allait reposer sa tête sur le sein de la reine (5).

Allen est aussi très élogieux pour Tamara. Elle était, dit-il, parée de tous les attraits, mais elle réunissait aussi en elle les qualités d'un sage administrateur, d'un diplomate attentif et d'un soldat ferme, mais humain. Elle exerçait sur les esprits des hommes une influence maternelle (6). Allen caractérise

(1) N. MARR, *op. cit.*, p. 50.
(2) ID., *ibid.*, p. 14.
(3) ALLEN, *A History...*, p. 40.
(4) BROSSET, *op. cit.*, I, p. 463. Cf. aussi particulièrement p. 404-406.
(5) BROSSET, *ibid.*, I, p. 434.
(6) ALLEN, p. 103.

son époque, par opposition à celle de son successeur Giorgi Lasha, comme une époque de puritanisme militant et austère (1).

La beauté de Tamara inspira de nombreuses passions. Plusieurs princes aspirèrent à sa main, mais pour des raisons diverses ne purent l'obtenir. La *Chronique* en cite quelques-uns, un prince byzantin et aussi des musulmans, un Salduqide d'Erzurum, un Ildeghizide d'Āḏarbayǧân, le Širwānšāh, petit-fils d'une sœur de Demetrius, qui était prêt à se convertir au christianisme pour épouser Tamara (2).

La rançon de la beauté de Tamara et de l'attrait qu'elle a exercé, c'est le portrait peu flatteur qu'a fait d'elle l'histoire musulmane. Elle a pris le contre-pied de la tradition qu'on trouve dans la *Chronique Géorgienne*. Celle-ci dit que plusieurs princes ont aspiré à la main de la reine. L'histoire musulmane renverse les facteurs et dit que c'est elle qui recherchait les princes. C'est ainsi qu'Ibn Bībī, historien persan des Salǧūqides d'Asie Mineure, nous représentera Tamara. C'est aussi la rançon des succès remportés par les généraux de la reine sur ses voisins musulmans. On aurait pu attendre plus de compréhension de la part d'un historien musulman. Car il y avait des musulmans parmi les feudataires du royaume, et qui jouissaient d'une assez large autonomie. David le Restaurateur avait instauré un climat d'égalité entre les musulmans et les chrétiens, comme en témoigne Ibn al-Azraq (3), l'historien de Mayyāfāriqīn. Les mariages entre princesses chrétiennes et princes musulmans dans cette région du Caucase ont été nombreux (4). Est-ce parce que Tamara a refusé un prince musulman qu'elle a été représentée par Ibn Bībī comme une femme libidineuse ?

Il parle d'elle dans son récit sur le règne de Rukn ad-dīn Sulaymān, fils de Qılıǧ Arslān (592-600/1196-1204). L'épisode se place sous le règne de Qılıǧ Arslān, avant que Rukn al-dīn ne fût monté sur le trône (5).

(1) ALLEN, p. 109.

(2) BROSSET, I, p. 417-420.

(3) Voir H. F. AMEDROZ, *Three Arabic Mss. of the history fo the city of Mayyâfârikîn*, dans *JRAS*, 34, 1902, p. 791 sqq. ; V. MINORSKY, *Caucasica in the history of Mayyāfāriqīn*, dans *BSOAS*, XII, 1949, p. 33-34. Cf. BARTHOLD, *Sočinenija*, Moscou, 1963, II/1, p. 692. Voir aussi ALLEN, 107, sur la large autonomie des feudataires musulmans du royaume.

(4) Cf. MINORSKY, *Studies in Caucasian history*, London, 1952 (Cambridge Oriental Series, nº 6), p. 135. Selon Ibn al-Aṯīr, sous 602/1205-1206, Abū Bakr Naṣrat al-dīn, fils de Muḥammad b. Ildağiz, atābak d'Āḏarbayǧān, aurait épousé une fille du roi de Géorgie.

(5) Voir HOUTSMA, *Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, Leyde, 1902. L'ouvrage primitif d'Ibn Bībī existe en manuscrit à Aya Sofia. Houtsma a reproduit d'une part un abrégé

« Finalement naquit dans son cœur (à savoir de Rukn al-dīn) le désir de conquérir le monde et il résolut d'entreprendre une expédition contre la Géorgie. La raison en était la suivante. Tāmār, la reine de Géorgie qui exerçait l'autorité sur le pays d'Abḫazie et sa capitale Tiflis, comme Bilqīs (1), et qui possédait tout pouvoir d'ordonner et d'interdire, avait entendu dire que le sultan Qılıǧ Arslān avait douze fils dont chacun était dans le ciel de la grâce une lune et dans le monde du charme un roi. Conformément au proverbe arabe qui dit que les femmes ont un penchant naturel vers la passion (2), partout où elle trouvait trace d'un prince aux belles joues et au parler agréable, elle se mettait à chanter à son propos, avec la langue de la passion amoureuse, le chant : « Parfois l'oreille s'éprend avant l'œil ! » et, en employant l'or ou les paroles, elle faisait tomber la proie convoitée dans le piège de la satisfaction de ses désirs.

Elle avait envoyé dans le territoire de Rūm un peintre et lui avait fait exécuter le portrait de chacun des princes (3). Entre tous, c'est vers Malik Rukn al-dīn Sulaymānšāh que fut attiré son amour et elle s'éprit de son portrait. Là-dessus, elle écrivit au sultan Qılıǧ Arslān une lettre dans laquelle elle lui demandait Malik Rukn al-dīn comme époux. Qılıǧ Arslan informa Sulaymānšāh, en privé, de l'affaire, lui demanda s'il consentait à cela et le pria de lui donner son opinion. Mais Rukn al-dīn, plein de colère et de dégoût, tressa la corde de la réprobation et dit : « Comment le Roi du monde peut-il considérer comme admissible de m'envoyer pour le pays d'Abḫazie au banc de repos de l'incroyance et du vice, ce qui ne pourrait servir qu'à obtenir

persan de cet ouvrage, au tome IV du *Recueil*, et une traduction turque de l'abrégé, paraphrasée et arrangée, au tome III du même *Recueil*. Le passage que nous donnons se trouve au tome IV, p. 20 sqq., et en version turque au tome III, p. 52 sqq. Nous avons suivi la traduction allemande de l'Abrégé persan par H. W. Duda, *Die Seldschuken-Geschichte des Ibn Bībī*, Copenhague, 1959, p. 33-34, qui suit normalement l'abrégé, mais parfois le passage correspondant du manuscrit quand il est plus clair, et qui rend compte en note des différences entre les deux.

(1) La reine de Saba : voir *EI* (2), I, p. 1256.

(2) L'épisode relatif à Tamara, dans la version turque, a été traduit en russe par P. Melioranskij, *Le Seldjuk-Name comme source pour l'histoire de Byzance aux XIIe et XIIIe siècles*, dans *Viz. Vrem.*, I, 1894, p. 621-2, cité par Vasiliev, *op. cit.*, p. 14. A cet endroit, après le proverbe, le texte dit : « Conformément à sa nature féminine, elle avait remis les rênes de son cœur aux mains de la concupiscence. »

(3) Dans la version turque, la reine s'ouvre des tourments qui l'agitent à sa vieille nourrice qui lui conseille d'envoyer dans le pays de Rūm un peintre habile. La nourrice part avec le peintre et est chargée d'apporter de plus amples renseignements sur les princes.

la satisfaction de désirs vils et terrestres et une vie plus facile (1). Mais nous avons bien plutôt l'espoir que la promesse qui nous a été faite « Dieu vous a promis un grand butin » (2) se réalisera par la conquête du pays des Abḫaz ; je veux entreprendre une expédition, réduire ce pays en poussière et en cendres et amener au palais du sultan cette catin dans les chaînes d'une ignominieuse captivité « comme une [prisonnière] saisie par la chevelure et [traînée] par les pieds » (3). Le grand sens de son fils fut agréable au cœur et à l'âme du Sultan ; il le loua et lui demanda pardon. »

On voit dans le chapitre suivant que l'expédition de Rukn al-dīn, qu'il ne put d'ailleurs entreprendre qu'après la mort de son père Qılıǧ Arslān, fut un échec en raison de la désobéissance d'un de ses vassaux, 'Alā' al-dīn d'Erzurum.

Comme on le voit, il y a un abîme entre les propos du porte-parole des Salǧūqides d'Asie Mineure et les louanges hyperboliques du poète géorgien ou les appréciations flatteuses des historiens chrétiens. La médisance musulmane s'explique par le fait que les Salǧūqides commençaient à entrer dans une période de décadence et à perdre la suprématie qu'ils exerçaient. Il n'est pas étonnant que, en face d'une monarchie géorgienne à son apogée, ils aient cherché à noircir la souveraine dont les succès militaires étaient un défi pour eux. Mais, dans les accusations portées contre Tamara, il y a quelque chose de plus général. Tamara a été une véritable souveraine. On lui donnait le titre de « roi » et ce n'était pas par emphase, mais c'était d'une part, comme l'a montré Brosset, parce que le mot « roi » n'avait pas alors de féminin usité et d'autre part parce qu'elle exerçait véritablement l'autorité royale (4). La souveraineté d'une femme, d'une reine, peut facilement apparaître comme choquante et insolite en Orient et surtout pour des musulmans. Les reines qui ont été autre chose que femmes de rois, qui ont exercé seules le pouvoir et réduit l'homme qu'elles ont épousé à un rang inférieur ont été l'objet de critiques plus ou moins fondées que la légende s'est complue à aggraver.

(1) Dans la version turque : Rukn al-dīn considéra cette proposition comme si insultante pour lui que, au lieu de quitter le palais sultanien pour satisfaire au vil désir d'une femme vicieuse et débauchée, il demanda à son père..., etc.

(2) *Coran*, XLVIII, 20.

(3) Adaptation de *Coran*, LV, 41 : « les pécheurs seront reconnus à leur stigmate et on les saisira par la chevelure et par les pieds. »

(4) Brosset, I, p. 503 n.

C'est Sémiramis, c'est Zénobie et même la reine de Saba Bilqīs à qui Tamara est comparée par Ibn Bībī. On retrouve dans la légende musulmane de Tamara des traits qui rappellent celle de Sémiramis ou de Zénobie. Peu importe que ces reines aient ou non prêté le flanc à des accusations. La malignité publique suffisait pour les inventer.

Mais peut-être a-t-il existé dans le folklore caucasien la légende d'une femme passionnée, qui aurait été rattachée, on ne sait comment, au nom de la reine Tamara. Le poète russe Lermontov, à qui son exil au Caucase avait permis de se familiariser avec les choses de Géorgie, a composé deux poèmes où il est question d'une Tamara, qui n'est évidemment pas la reine Tamara historique.

L'un est le fameux poème intitulé *Démon*. Là, Tamara est la fille d'un seigneur géorgien dont le fiancé a été tué par des brigands au moment où il venait à cheval pour célébrer ses noces ; de chagrin, la jeune fille entre au couvent. Dans sa cellule, rêveuse et frémissante, elle a l'esprit troublé par le Démon, dont elle avait déjà entendu la voix après la mort de son fiancé et qui a volé vers le monastère. Sous l'effet des déclarations passionnées de l'Esprit malin qui lui demande le don suprême de son amour, son être tout entier s'embrase ; le Démon effleure ses lèvres tremblantes de son baiser de feu et elle meurt dans un cri de douleur et d'amour. Cependant un Ange céleste ravit sa proie au Démon (1).

Il n'y a rien là qui ait un rapport précis avec la figure historique de la fameuse reine, car, dans le poème, Tamara n'est la fille que d'un noble géorgien. La seule analogie que l'on pourrait trouver avec des faits historiques est qu'il y a eu effectivement une princesse géorgienne appelée Tamara (nom fréquent en Géorgie), fille de David II le Restaurateur (1089-1125), qui donna sa fille en mariage au Širwānšāh Minučihr II ; après la mort de son mari, Tamara revint en Géorgie et entra au couvent (2). Mais c'est un détail insignifiant et ce n'est sans doute pas à cette princesse en particulier qu'a pensé Lermontov.

(1) Voir ce poème dans l'édition des *Œuvres complètes* de LERMONTOV, Moscou-Leningrad, 1958, II, p. 504 sqq. On sait que le poème a eu plusieurs rédactions successives. Dans les premières l'action se passait en un temps et en un lieu indéterminés et dans un cadre irréel. Ce n'est que plus tard que la figure d'une nonne anonyme se changea en celle de la princesse Tamara, que, sous l'influence d'une légende populaire géorgienne sur l'amour d'un génie de la montagne pour une jeune fille terrestre, le sujet prit une nouvelle forme. Il devint la rivalité de l'Ange et du Démon, sujet dans lequel on peut voir l'influence du *Paradis perdu* de Milton, ainsi que celle de Byron et de Vigny. Voir les notes de l'édition, II, p. 693-697. On peut voir de *Démon* une traduction française par M. SEMENOFF, Paris, Plon, 1923.

(2) Voir MINORSKY, *Istorija Širvana i Derbenda*, 1963, p. 180 (commentaire). Cet ouvrage est

10

L'autre poème de Lermontov est intitulé *Tamara* (1). Dans l'édition des œuvres de Lermontov que j'ai eue sous la main, une note (2) dit que ce poème a été inspiré par une légende géorgienne relative à une belle et perfide reine, appelée Daria, qui habitait un château dans le Pas de Darial ; douée d'une puissance magique, elle attirait les voyageurs dans son château et, après une nuit d'amour, les tuait et jetait leurs corps dans le Terek. Dans le poème, cette reine est appelée Tamara. « Belle comme un ange céleste, perfide et mauvaise comme le démon », par la lumière qui brillait la nuit à la tour du château et par sa voix « qui était tout entière désir et passion et possédait des charmes tout-puissants », elle attirait le marchand, le voyageur, le soldat ou le berger qui passait par là. Devant lui s'ouvraient les portes ; il était accueilli par un eunuque et introduit dans la chambre où, étendue sur un lit moelleux, la reine dans une somptueuse robe de brocart semée de perles, ayant devant elle deux coupes de vin, l'attendait. Après une nuit de plaisir, pendant laquelle, dans le château, « retentissaient des bruits étranges..., l'on eût dit qu'une centaine d'hommes jeunes et ardents et de femmes s'étaient réunis là pour des noces nocturnes », dès les premières lueurs du jour, le château redevenait sombre et silencieux. Mais le Terek emportait dans ses flots un corps muet et la reine apparaissait à sa fenêtre et criait « Pardon ! », d'une voix tendre qui semblait promettre de nouvelles caresses et de nouveaux plaisirs.

La note de l'édition à laquelle nous avons fait allusion, faisant remarquer qu'il n'y a pas eu en Géorgie de reine appelée Daria, ajoute : « Il est possible que Lermontov ait entendu une variante de la légende en rapport avec le nom de la reine Tamara, qui vivait à la fin du xiie et au commencement du xiiie siècle.

Tout ceci semble bien indiquer qu'il s'était formé des légendes autour de la reine Tamara, très éloignées et des faits historiques et de l'image idéalisée de la reine, que ces légendes ont été plus ou moins connues des musulmans

la traduction commentée de fragments de l'Anonyme *Ta'rīḫ Bāb al-Abwāb* (xie siècle) qui se trouvent dans le *Djāmi' al-duwal* de l'historien turc Münağğim Bašı. L'édition russe reproduit l'édition anglaise *A History of Sharvân and Darband*, Cambridge, 1958. Cf. aussi, sur cette princesse et son mariage, Allen, *op. cit.*, p. 99 ; Minorsky, *Khâqânî and Andronicus Comnenus*, dans *BSOAS*, XI/3, 1945, p. 557, 560 (réimprimé dans *Iranica, Twenty Articles*, Teheran, 1964, Publ. of the Univ. of Tehran, vol. 775, p. 127, 130).

(1) Lermontov, *Œuvres complètes*, 1958, Moscou, I, p. 535.

(2) Lermontov, *ibid.*, I, p. 708.

des pays caucasiens et des milieux salǧūqides, et qu'elles ont contribué à créer l'histoire digne des *Mille et Une Nuits* que rapporte Ibn Bībī.

A côté de Tamara, il y a une autre reine de Géorgie qui a donné lieu à une légende musulmane encore plus défavorable. C'est Rusudan, fille de Tamara et reine de Géorgie, après son frère Giorgi Lasha, de 1223 à 1247, c'est-à-dire à l'époque où la Géorgie eut à souffrir de l'invasion de Ǧalāl al-dīn le Ḫwārizmšāh, puis des Mongols auxquels Rusudan dut finalement se soumettre (1). Quand elle monta sur le trône, elle n'avait que vingt-neuf ans et n'était pas encore mariée (2). Le règne de Lasha avait été, selon le mot d'Allen, une « réaction contre le puritanisme militant de l'époque de Tamara et la cour de Tiflis donna l'exemple de la débauche » (3). Rusudan, paraît-il,

(1) Les Mongols vinrent une première fois en 617/1220 à l'époque de Giorgi Lasha. Puis ce fut l'invasion de Ǧalāl al-dīn qui battit les Géorgiens à Garni en 622/1225, prit en 1226 Tiflis que les Géorgiens reprirent après son départ. Il revint en 1228, infligea une nouvelle défaite aux Géorgiens, puis disparut de la scène en 1231. La seconde et grande invasion mongole eut lieu en 1236. Rusudan qui avait réoccupé Tiflis dut s'enfuir au nord-ouest à Kutays sur le Rion. Elle y conserva quelque temps son indépendance, puis se soumit en 1243. Il fut convenu que le fils de Rusudan, David, serait envoyé comme otage au camp de Batu sur la Volga et qu'il hériterait de la royauté sur le Karthli avec Tiflis. Vers le même temps, Bayǧu, le chef mongol qui avait été chargé de la région caucasienne après la mort de Ǧurmaǧūn (Čarmagan), depuis 1241 rival de Batu, avait vaincu le Salǧūqide de Konya, Ġiyāṯ al-dīn Kay Ḫusraw II, mari de Tamara fille de Rusudan, et avait délivré le fils bâtard de Giorgi Lasha, également appelé David, que Rusudan, pour s'en débarrasser, avait envoyé chez Ġiyāṯ al-dīn ; il l'avait amené à Mc'xet'a (l'ancienne capitale, près de Tiflis), l'avait couronné roi, puis il l'avait envoyé à Karakorum où se trouvait déjà David fils de Rusudan, que Batu avait de son côté dépêché auprès du Grand Khan, car celui-ci exigeait que les rois vassaux se rendissent à sa cour. Rusudan se trouvait ainsi dans une situation embrarrassante. Voir sur tout cela, BROSSET, I, p. 496 sqq. ; ALLEN, p. 110, 113 ; MINORSKY, *EI* (1), IV, p. 795 sous *Tiflis* ; cf. KLAPROTH, *Aperçu des entreprises des Mongols en Géorgie et Arménie dans le XIIIe siècle*, dans *JA*, 1833, t. XII, p. 197 sqq. ; voir aussi SPULER, *Die Mongolen in Iran*, p. 36-37. — Au dire de Kirakos de Gandzak (DULAURIER, *Fragments relatifs aux Mongols*, dans *JA*, 1858, 5e série, t. XI, p. 450), Rusudan avait reçu des ambassadeurs à la fois de Batu et de Bayǧu qui l'invitaient l'un et l'autre à se rendre à leur camp respectif. « Comme elle était jolie, dit-il, elle n'osa aller trouver aucun des Tatars de peur de n'être pas respectée. » A la suite d'une nouvelle invitation de Batu, dit le même auteur, et par suite aussi du chagrin qu'elle avait à cause de l'absence de son fils (BROSSET, I, p. 528), elle s'empoisonna. La date de sa mort est placée entre 1244 et 1248 (SPULER, *op. cit.*, p. 45). La soumission de Rusudan aux Mongols, qui avait été précédée par celle de son général en chef (amir-spahsalar) Awak et d'autres grands officiers, faisait de la Géorgie un royaume vassal, comme tel fournissant un contingent de troupes aux Mongols : c'est ainsi que des Géorgiens avaient participé à la bataille de Kösedaǧ contre Ġiyāṯ al-dīn et que pendant tout le XIIIe siècle des Géorgiens, comme les Arméniens de Cilicie, combattirent dans les rangs mongols.

(2) ALLEN, p. 111. On sait que, chez les auteurs musulmans, elle porte le surnom de Qız-Malik, « la jeune fille-roi ». Ainsi, ǦUWAYNĪ, *Ta'rīḫ-i Ǧahān Gušā*, I, p. 212, II, p. 160 (éd. QAZWĪNĪ), trad. BAYLE, I, p. 257, II, p. 428.

(3) ALLEN, p. 109.

avait les mêmes goûts que son frère et marcha sur ses traces, ne s'occupant que de chants et de plaisirs.

Sa main fut briguée par ses voisins musulmans, peut-être par Malik Muẓaffar Šihāb al-dīn Ġāzī (1), un Ayyūbide de Mayyāfāriqīn, qui fut quelque temps maître d'Aḫlāt. Finalement, elle prit comme mari le fils de Muġīṯ al-dīn Toġrul, Salǧūqide d'Erzurum, qui accepta sur l'ordre de son père de se convertir au christianisme (2) et eut d'elle un fils David et une fille Tamara qui épousa le Salǧūqide Ġiyāṯ al-dīn Kay Ḫusraw II. Celui-ci fut si amoureux d'elle qu'il voulut représenter son effigie sur les monnaies et qu'il n'y renonça, la remplaçant par un soleil placé au-dessus d'un lion, que sur les instances de son entourage (3).

C'est à propos de Rusudan et de son mariage avec Muġīṯ al-dīn que l'on trouve chez Ibn al-Aṯīr la légende qui représente Rusudan comme une femme impudique, légende qui a été répétée par Abū l-Fidā' et Abū l-Maḥāsin ibn Taġrībirdī, et dont voici le contenu (4) :

« Aux habitants du royaume des Géorgiens il n'était resté [pour monter sur le trône] qu'une femme et le trône lui était revenu. Elle gouverna le royaume et régna sur les Géorgiens. Alors ils cherchèrent pour elle un homme qui l'épouserait et exercerait l'autorité dans le royaume à sa place, et qui serait d'une maison royale. Il n'y avait personne parmi eux qui répondît à ces conditions. Le maître d'Arzan al-Rūm (Erzurum) à cette époque était Muġīṯ al-dīn Toġrulšāh, fils de Qılıǧ Arslān b. Mas'ūd Qılıǧ Arslān. Sa famille était célèbre et avait donné les plus grands rois de l'Islam, les rois salǧūqides. Il avait un fils aîné. Il envoya un émissaire aux Géorgiens afin de demander la reine pour son fils et pour qu'il l'épousât. Les Géorgiens refusèrent cette proposition et dirent : « Nous n'acceptons pas cela, car il nous est impossible

(1) D'après Brosset, I, p. 495 note.

(2) Brosset, I, p. 501 : fils d'Orthoul, qui est le nom géorgien pour Toghrul ; voir Minorsky, dans l'article cité sur Tiflis. Cf. Defrémery, *Fragments de géogr. et d'hist. arabes et persans inédits relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale*, dans *JA*, 1849, IVe série, t. 14, p. 508.

(3) Brosset, I, p. 502. Sur le mariage de Ġiyāṯ al-dīn avec la princesse géorgienne, voir Abul-Faraǧ, *Chronography*, p. 403. Il dit que la princesse finit par se convertir à l'Islam. — On sait que le symbole adopté par le Sālǧūqide est aujourd'hui celui de l'Iran.

(4) Ibn al-Aṯīr, éd. du Caire, 1303 h., XII, p. 160, sous le titre « Histoire extraordinaire et sans exemple » ; Abū l-Fidā', éd. du Caire, 1325 h., III, p. 133 ; Abū l-Maḥāsin, éd. du Caire, VI, p. 258 sous 621. Le passage d'Abū l-Fidā' se trouve également dans Brosset, I, p. 501.

de consentir à ce qu'un musulman règne sur nous. » Muġīṯ leur dit : « Mon fils se convertira au christianisme et l'épousera. » Ils consentirent alors à ce mariage. Il donna donc à son fils l'ordre de se convertir. Celui-ci adopta le christianisme, épousa la reine et se rendit chez elle. Il resta chez les Géorgiens, gouvernant le pays, et persévéra dans le christianisme. Puissions-nous être préservés [de pareille chose] et n'être pas [ainsi] abandonnés par Dieu !... Cette reine géorgienne aimait un de ses mamelouks. Le mari de la reine entendait parler des horreurs qu'elle commettait, mais ne pouvait lui parler à ce sujet parce qu'il était trop faible devant elle. Mais un jour il entra chez elle et la vit dormant avec le mamelouk dans le même lit. Il en fut outré et, lui parlant face à face, il lui interdit pareille chose. Mais elle lui dit : « Si tu acceptes cela, [tout ira bien], sinon, tu sais très bien ce que je ferai de toi. » — « Je n'accepte pas », lui dit-il. Alors elle le fit transporter dans un autre pays, mit des gardes à sa porte pour l'empêcher de se mouvoir comme il voudrait et le tint en chartre privée. Elle envoya ensuite chercher au pays des Alains *(al-Lân)* deux hommes qui lui avaient été décrits comme de belle figure et épousa l'un d'eux, qui resta peu de temps avec elle, car elle s'en sépara et fit venir un autre homme de Gandja, qui était musulman. Elle lui demanda de se convertir au christianisme pour qu'il l'épousât. Mais il refusa. Elle voulut l'épouser tout en le laissant rester musulman. Un groupe de ses émirs et avec eux Iwānī (Ivanè) (1), chef des troupes géorgiennes, lui dirent : « Nous avons été couverts de honte parmi les rois à cause de ce que tu as fait. Tu voudrais qu'un musulman t'épouse. Nous ne pourrons jamais y consentir. » A plusieurs reprises ils proposèrent à l'homme de Gandja de se convertir, mais il ne consentit pas à adopter le christianisme, malgré l'amour de la reine (2). »

On voit que cette légende va encore beaucoup plus loin que celle de Tamara. On doit accueillir ces accusations avec réserves, car, si la *Chronique géorgienne* reconnaît que Rusudan a marché sur les traces de son frère, elle dit aussi de Rusudan : « Elle était belle comme sa bienheureuse mère, modeste, généreuse, honorait et aimait les gens de mérite. Elle fit régner l'ordre et la

(1) Il s'agit de Ioannè Mkhargrdzeli, qui portait le titre d'atābak, d'une famille arménienne d'origine kurde (voir MINORSKY dans l'art. *Tiflis*) et qui avec son frère Zak'arè avait joué un grand rôle à l'époque de Tamara.

(2) La date de 620/1223 montre qu'il s'agit bien de Rusudan, bien que l'historien ne la nomme pas, car c'est en 1223 que mourut le frère de Rusudan, Giorgi Lasha, auquel elle succéda avec le titre de « roi », comme Tamara elle-même.

paix. » (1). Elle présente son mariage de la façon suivante : « Dans ce temps-là, la reine Rusudan avait pris le fils d'Orthoul (= Toġrul) (2) pour s'assurer de sa fidélité. Comme il était bien fait, de belle taille, et qu'aux autres avantages extérieurs il réunissait la bravoure et l'énergie, la reine ne l'eût pas plutôt vu qu'elle l'aima et voulut se faire de lui un époux, ce qu'elle exécuta en effet : elle épousa le fils d'Orthoul » (3).

Les musulmans n'ont d'ailleurs pas été les seuls à porter contre Rusudan des accusations d'impudicité. Kirakos de Gandzak dit d'elle qu'elle était « une femme amoureuse et impudique. Cette princesse, ajoute-t-il, refusant tous les maris qui lui étaient présentés, se laissait dominer par une foule de courtisans » (4). Mais on sait que les Arméniens ne sont pas toujours très bien disposés à l'égard des Géorgiens.

Il n'est pas interdit de penser que des légendes musulmanes qui se sont développées autour de la figure des deux célèbres reines de Géorgie, Tamara et Rusudan, soit à partir de textes comme ceux d'Ibn Bībī et d'Ibn al-Aṯīr, soit par d'autres voies, se sont répandues dans tout le monde musulman et ont été connues des conteurs populaires égyptiens, car nous trouvons dans le *Roman de Ḏāt al-Himma*, célèbre en Égypte, un récit relatif à une reine de Géorgie, qui dépasse largement tout ce que nous avons vu précédemment.

Les relations que l'Égypte des Mamlūks a entretenues avec la Géorgie ont pu contribuer à éveiller l'intérêt populaire pour les choses de Géorgie et pour un peuple qui était loin de l'Égypte, mais proche de l'État mongol de la Horde d'Or avec lequel les Mamlūks étaient en rapports étroits. Le grand ouvrage d'al-Qalqašandī témoigne d'une correspondance diplomatique active entre la Chancellerie du Caire et le roi de Géorgie, titre qu'elle donnait aussi bien au roi régnant à Tiflis qu'aux gouvernants des villes de Suḫūm (au nord-ouest du pays, en Abḫazeti, sur le bord de la Mer Noire) et d'Abḫas *(sic)*. Les titres que la Chancellerie mamlūke octroie au roi de Géorgie sont nombreux et emphatiques et, compte tenu du style en usage dans les relations diplomatiques, montrent l'intérêt qu'avaient les Mamlūks à être en bons termes avec les rois de Géorgie, malgré l'aide que ceux-ci apportaient aux

(1) Brosset, I, p. 496.
(2) Voir plus haut p. 12 n. 2.
(3) Brosset, I, p. 501.
(4) Dulaurier, *Extr. de Guiragos, Fragments relatifs aux Mongols*, dans *JA*, 1858, 5[e] série, t. XI, p. 216.

Mongols de la Maison de Hulagu, en raison d'une part de leurs relations avec les Khans de la Horde d'Or voisins de la Géorgie et d'autre part de l'importance des voies commerciales, soit maritimes, soit terrestres, qui menaient vers les territoires de la Horde d'Or et plus loin vers les Bulgares de la Volga et les Russes, où les Mamlūks s'approvisionnaient en fourrures et en esclaves pour leurs armées. Le roi de Géorgie est qualifié d'héritier des rois grecs, descendant de Yūnān, quintessence des rois des Syriens, Messie des héros chrétiens, barrière défensive de l'Anatolie et de l'Iran, vénérateur de Jérusalem et soutien du Pape de Rome. L'armée du roi est le soutien solide de la religion de la Croix, composée d'hommes braves et vigoureux qui sont pour les armées houlagouïdes une [force d'intervention] toute prête et une réserve en qui ils [les Mongols] ont une entière confiance et sur qui ils s'appuient (1). Les Géorgiens de leur côté avaient intérêt à entretenir de bonnes relations avec l'Égypte en raison du pèlerinage, de leurs établissements à Jérusalem où ils possédaient une église située à l'extérieur de la ville (peut-être un monastère) et qui, nous dit al-Qalqašandī, leur ayant été enlevée et ayant été transformée en mosquée, leur fut rendue à la suite de leur demande, sur l'ordre du sultan (2).

Par ces relations diplomatiques, par les échanges commerciaux, par le pèlerinage des Géorgiens à Jérusalem, on a pu avoir en Égypte une connaissance plus ou moins superficielle de la Géorgie, du rôle historique qu'elle a joué dans les conflits dont l'Asie Mineure a été le théâtre, de ses rapports avec les Salǧūqides et les petites principautés musulmanes d'Arménie, d'Aḏarbayǧān et du Caucase, des relations que Rusudan, qui songeait à

(1) QALQAŠANDĪ, *Ṣubḥ al-A'šā*, VIII, p. 27-29. Il copie ici le *Kitāb al-ta'rīf* d'Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī, où ce passage se trouve (Caire, 1312 ḥ), p. 53-55, sauf pour la mention des deux rois, qu'il emprunte à l'arrangement du *Ta'rīf*, portant le titre de *Taṯqīf al-ta'rīf*, par Ibn Nāẓir al-Ǧayš. — Au lieu de *Masīḥ al-abṭāl al-masīḥiya* (Messie des héros chrétiens), leçon d'al-Qalqašandī, le *Ta'rīf* a *mušayyiḥ* signifiant « qui rend attentif ou circonspect ».

(2) QALQAŠANDĪ, p. 28 ; IBN FAḌL ALLÂH, p. 54. Voir, sur les relations de la Géorgie avec le sultanat des Mamlūks, l'article de POLIAK, *Novye arabskije materialy pozdnego srednevekov'ja o Vostočnye i Central'noj Evropy*, p. 29-66 (chap. 8 : *Černomorsko-kavkazkaja zona Kairskix interesov*, spécialement p. 52 sqq.), dans le Recueil *Vostočnye istočniki po istorii narodov jugo-vostočnoj i central'noj Evropy*, Moscou, éd. de l'Inst. des Peuples d'Asie de l'Ac. des Sc. de l'URSS, 1964. — Les Géorgiens étaient exposés, comme alliés des Tatars, à être molestés au cours de leur pèlerinage. C'est notamment ce qui arriva en 1282, au dire de la *Sīrat Qalā'ūn* d'IBN 'ABD AL-ẒĀHIR (éd. du Caire, 1961, p. 23-24), au roi des Géorgiens qui faisait le pélerinage incognito et au roi des Abḫāz, accompagné d'un interprète, qui furent arrêtés à Jérusalem.

participer à la Croisade, a eues avec le Pape Honorius III et l'empereur Frédéric II. De tout cela, les conteurs populaires ont pu avoir une idée confuse. Si, dans le *Roman de Ḏāt al-Himma*, le fond principal est constitué par la lutte entre Arabes et Byzantins à l'époque umayyade et 'abbāside, où la Géorgie, simple province de l'empire arabe, n'a rien à voir, il ne faut pas oublier que les conteurs transposent facilement une situation d'une époque à une autre. Les Croisades sont un élément important dans la formation de ce roman, comme dans celle du *Roman d'Antar*. Les Francs y jouent un rôle et plusieurs personnages y portent des noms rappelant ceux de chefs croisés connus. On trouve pêle-mêle dans ce roman toutes sortes de peuples chrétiens pris au hasard, et notamment parmi ceux dont on a entendu parler à l'époque des Croisades : Arméniens, Abḫāz, Géorgiens, Alains, Vénitiens, Amalfitains, etc. Dans le *Roman de Ḏāt al-Himma* paraît une reine de Géorgie qui vient au secours des Byzantins quand Maslama b. 'Abd al-Malik assiège Constantinople, contre toute vraisemblance. Il s'agit du jeu bien connu des transferts épiques. Le conteur a transposé une situation, réelle au moment des premières invasions salǧūqides et supposée possible à l'époque des Croisades, alliance des Géorgiens et des Byzantins contre leurs ennemis communs les Salǧūqides, à l'époque des guerres arabo-byzantines des VIIIe-IXe siècles (1).

Les traits sous lesquels, comme on le verra, est représentée la reine de Géorgie dans ce roman, proviennent, directement ou indirectement et avec grossissement, des légendes qu'ont pu connaître les conteurs arabes sur les reines Tamara et Rusudan, fondues en un seul et même personnage.

Voici la traduction de l'épisode en question (2) :

(1) Les Salǧūqides, dans leurs attaques contre le territoire byzantin au milieu du XIe siècle, se sont heurtés à une armée byzantino-géorgienne dans une bataille au cours de laquelle « le roi des Abḫāz », Qarīṭ c.-à-d. Liparit, fut fait prisonnier : voir MINORSKY, *Studies in Caucasian History*, Cambridge Medieval History Series, n° 6, London, 1952, p. 57 ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 180. Il fut libéré à la demande de l'empereur Constantin Monomaque, par l'intermédiaire du prince marwānide de Mayyāfāriqīn et Amid. Cf. IBN AL-AṮĪR, éd. 1303 h., IX, p. 188, 192, sous 440/1048-9 et 441/1049-1050. Les Géorgiens peuvent être considérés comme alliés des Byzantins par l'aide qu'ils ont apportée à la fondation de l'Empire de Trébizonde. Il y avait aussi des relations familiales entre Constantinople et la Géorgie : en 1065, le fils de Constantin X Doucas, Michel, épousa une fille de Bagrat IV, roi de Géorgie (1027-1072). — Constantin Porphyrogénète, dans le *De adm. imp.*, considère les Géorgiens comme vassaux de l'empire.

(2) *Sīrat al-amīra Ḏāt al-Himma*, Caire, 1909, tome I, *ǧuz* 5, p. 12 sqq. L'épisode en question n'a pas son correspondant dans le roman turc apparenté de Sayyid Baṭṭāl, où il est bien question des Géorgiens au livre III (trad. ETHÉ, I, p. 165), mais où ils apparaissent au contraire comme alliés du calife et non de l'empereur.

« Les Géorgiens avaient une reine appelée B. ẖ. tūs, qui était la plus laide créature que l'on pût voir. Elle avait tué et fait périr hommes et héros, elle avait vaincu les forts et les vaillants, les chevaliers et les [guerriers] d'élite. Elle avait mené des expéditions contre les Turcs et les Turcomans ; elle avait écrasé les Byzantins et adorateurs de la croix. Sa malfaisance s'était étendue à tous les pays et elle avait humilié toutes les créatures. Elle avait près d'elle un Grand Prêtre, qui était le chef et le commandant de tous les patrices, de tous les Infidèles et Hérétiques. Mais un jour il lui avait interdit de faire des expéditions contre les gens de sa religion et l'avait invitée à tourner ses armes contre les pays d'Islam. Elle s'était emportée contre lui, l'avait réprimandé et avait ordonné à ses eunuques et ses officiers de s'emparer de sa personne. Ils l'avaient fait et l'avaient remis entre ses mains. Elle l'avait fait écorcher et avait fait remplir sa peau de chiffons et de coton et l'avait fait placer ainsi à la porte de l'église, disant : « J'en ferai autant à ceux qui me contrediront ou prétendront m'interdire quelque chose ou me conseiller. » Personne après cela n'avait plus osé s'opposer à ses volontés par crainte de sa méchanceté et de sa perfidie.

Elle était vieille, d'un aspect horrible. Ni jour ni nuit elle ne s'abstenait de frapper du sabre et de verser le sang des impies aussi bien que des justes. Elle ne craignait pas Dieu Tout-Puissant, s'adonnait au vin et n'observait le jeûne ni un, ni deux, ni dix jours. Elle se livrait aux jouissances sexuelles du soir au matin. Si l'homme qui était avec elle lui plaisait, elle le traitait généreusement et l'aimait, le comblait d'honneurs et de bienfaits et ne se séparait de lui à aucun moment. Mais s'il avait un accès d'impuissance, il n'était plus pour elle qu'un poltron *(ṭinǧīr)* (1). Elle lui prenait la tête qu'elle mettait sous son aisselle et la pressait avec une telle force qu'elle lui faisait sortir les yeux de leur orbite et lui écrasait les os du crâne. Tous les rois et sultans la redoutaient. Elle avait une armée de plus de 400.000 hommes, tous couverts de cottes de mailles et coiffés de casques, bien préparés au combat, cavaliers aptes au combat à pied, braves à la guerre et dans l'arène. »

Le conteur, revenant un peu en arrière, nous dit que l'empereur, lorsqu'il avait envoyé un ambassadeur à la reine pour lui demander son intervention, avait fait partir avec lui le maudit Šammās, espion grec qui se faisait passer pour musulman et qui était tantôt chez les Grecs, tantôt chez les Arabes,

(1) Sur ce mot au sens de « vilain, poltron », voir Dozy, *Supplément*, s.v.

pour y accomplir sa besogne. Šammās, qui connaissait la reine, avait conseillé à l'empereur de recourir à elle. Quand il fut arrivé, la reine lui demanda s'il lui était permis, selon la loi chrétienne, d'avoir commerce avec les hommes qu'elle voudrait. Šammās, de peur d'être tué s'il ne lui donnait pas une réponse satisfaisante, lui avait déclaré cela licite et aussitôt la reine l'avait pris comme amant. C'est ainsi qu'avait été obtenue l'intervention de la reine et de son armée en faveur des Byzantins. Šammās, redoutant que la reine, un jour, insatisfaite, ne lui fit subir le sort de ses autres amants avait fini par s'éclipser (1).

Le roman raconte ensuite comment finit cette horrible mégère. Au cours d'un engagement, les Géorgiens avaient fait un grand nombre de prisonniers musulmans. La reine voulait les faire exécuter. Mais l'un d'eux, un Hercule, ancien bandit de grand chemin, nommé Midlāğ, ayant rompu ses liens et tué plusieurs chrétiens, la reine admira sa force et son courage et lui demanda de se mesurer avec elle à la lutte. Au contact de son corps, elle fut saisie d'une violente passion et l'invita à partager sa couche, lui promettant même, s'il consentait à se convertir au christianisme, de le faire empereur. Midlāğ accepte, tue la reine pendant son sommeil et délivre les prisonniers. Ceux-ci, profitant de la surprise des Géorgiens et du désordre qui se met dans leur camp quand ils apprennent la mort de la reine, les forcent à fuir et à retourner en Géorgie et pillent leur camp. Pour inspirer la terreur aux Grecs, ils dressent ostensiblement devant leurs murs les tentes prises aux Géorgiens. Midlāğ dit plaisamment que l'on doit cette victoire à sa « lance courte » *(al-rumḥ al-qaṣīr)* (2).

Le thème essentiel de cet épisode est celui de la femme, ici une vieille, qui tue ses amants, ce qui rappelle dans une certaine mesure la légende dont s'est inspiré Lermontov dans son poème *Tamara.* Quelques détails rappellent aussi la légende de Rusudan, par exemple l'offre à Šammās de le faire empereur s'il se convertit. Les traits grossiers et vulgaires, voire obscènes, qu'on y trouve et que nous avons laissés de côté, se conçoivent si l'on songe au public populaire qui écoute les conteurs égyptiens dont parle longuement Lane dans

(1) Le conteur pour qui histoire et roman sont tout un, à cet endroit, fait, à la manière d'un chroniqueur, la remarque suivante : « J'ai interrogé sur l'âge de cette maudite des hommes de confiance qui m'ont dit qu'elle avait 163 ans, qu'elle mangeait du porc matin et soir et que son appétit sexuel était insatiable. »

(2) Sur cette expression, cf. *Lisān al-ʿArab,* III, 280 : *ḏakar al-rağul rumayḥuh (viri veretrum ejus lanceola).*

ses *Manners and Customs of the Modern Egyptians :* ils s'efforcent de plaire à ce public et ne reculent pas devant des détails crus qui choquent les oreilles et les esprits délicats.

Le nom de la reine, Baḫtūs, est obscur. Il est peut-être vain de chercher à l'interpréter. Il ne peut guère être rattaché à une racine arabe. La terminaison semble être gréco-latine (-os, -us).

Le conteur a insisté dans le portrait de Baḫtūs sur sa laideur et sa vieillesse. On retrouve de ce point de vue une certaine similitude entre elle et la vieille Šawāhī (1) surnommée Dāt al-dawāhī « la Femme aux calamités » du conte de 'Umar al-Nu'mān dans les *Mille et Une Nuits.* C'est une Grecque, mère d'un roi de Césarée d'Anatolie, experte en ruses et en déguisements dont elle use contre les musulmans qu'elle espionne et dont elle assassine le héros Šarruqān. Elle est en quelque sorte le pendant féminin du Šammās de *Ḏāt al-Himma.* Elle finit par être capturée et crucifiée sur une porte de Bagdad (2). Dans ce conte, elle est représentée comme ayant des passions contre nature pour des jeunes filles.

Il est naturel qu'on ait choisi une vieille femme comme personnage antipathique. La vieille femme, d'une façon générale, apparaît dans la littérature arabe sous des traits peu sympathiques. On attribue au Prophète le mot « La vieille femme n'entrera pas au Paradis » ou « Aucune vieille femme n'entrera au Paradis (3) ». Ajoutons que les moralistes font d'une vieille femme couverte de riches parures et qui recherche des amants pour les égorger ensuite, le symbole des plaisirs de ce monde *(al-dunyā)* par opposition au bonheur sans mélange de la vie future *(al-dīn)* : elle trouve toujours de

(1) Ce nom est sans doute à rattacher à la racine de *šahwa*, « désir, passion. » Voir dans *Mille et Une Nuits*, Nuit 93, le portrait de la vieille luttant avec une jeune fille (Parwīza : Abrwīza). Le thème de la vieille femme libidineuse se retrouve dans la littérature romanesque arabe, par exemple dans le conte de Sūl et Šumūl, appartenant au cycle des *Mille et Une Nuits*, édité par F. Seybold, texte, p. 3-4, trad. p. 4. Il s'agit là d'une vieille nonne âgée de 500 ans *(sic)*, dont Sūl est obligé de repousser les avances et qu'il tue d'un coup d'épée.

(2) Voir sur ce conte R. Paret, *Der Ritter-Roman von 'Umar an-Nu'mân und seine Stellung zur Sammlung von Tausend und eine Nacht*, Tübingen, 1927.

(3) *Al-'ağūz lā tadḫul al-ğanna* (voir 'Abd al-Ra'ūf al-Manāwī, *Kunūz al-ḥaqā'iq*, en marge de Suyūṭī, *al-Ğāmi' al-ṣağīr*, le Caire, 1330 H., II, p. 18. Cf. Ğāḥiẓ, *Kitāb al-tarbī' wa l-tadwīr*, éd. Pellat, Damas, 1955, p. 68. Voir aussi, *Mustaṭraf*, II, 294 ; R. Basset, *Mille et Un Contes*, II, p. 192.

nouveaux amants malgré l'avertissement que le sort des précédents aurait dû leur donner (1).

Nous sommes ainsi loin des récits légendaires relatifs aux deux reines de Géorgie qu'ont accueillis Ibn Bībī et Ibn al-Aṯīr. La légende de Bakhtūs est sans doute la dernière transformation qu'ait subie leur légende et l'on ne peut manquer de s'étonner que Tamara et Rusudan, deux reines glorieuses et célèbres par leur beauté, aient fini par se transformer dans un roman arabe en une vieille horrible et vicieuse qui tue ses amants et est à son tour assassinée par l'un d'eux.

(1) Sur ce thème mystique, voir Ġazālī, *Iḥyā'*..., Caire, 1348 h., III, p. 186, où l'on trouvera plusieurs descriptions de ce symbole et les paroles que Jésus adresse à la « Dunyā ».